

Aster MISHA, *Sous la baguette du Reich. Le Philharmonique de Berlin et le national-socialisme*, Paris, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2010, 398 p. (Collection Aster) (ISBN-10: 2350871223; ISBN: 978 2 35087 1226; prix en France: 25,00 €)

Par Maurice JAQUEMYNS

Le titre de l'ouvrage d'Aster Misha, philosophe et musicologue, nous donne d'emblée la portée de son livre: retracer l'évolution des relations de l'Orchestre Philharmonique de Berlin et l'État national socialiste de 1933 à 1945.

En 1933, l'Orchestre Philharmonique de Berlin devient *Reichorchester*, instrument de propagande pour le III^e Reich. Il est dirigé par Wilhelm Furtwängler jusqu'en janvier 1945, mois où il s'exile en Suisse.

L'histoire de l'Orchestre Philharmonique de Berlin durant les années de ténèbres du nazisme est traversée par un leitmotiv: comment concilier les exigences du III^e Reich, pour qui l'orchestre constitue un instrument privilégié de propagande, et préserver une part d'autonomie?

Dès 1933, les nazis avaient compris tout l'intérêt qu'ils pouvaient retirer d'un orchestre de réputation internationale et qui, depuis sa création en 1882, se distinguait par l'excellence de ses exécutions.

Dirigé par Wilhelm Furtwängler, cet exceptionnel chef d'orchestre se plia aux exigences du III^e Reich, non par sympathie déclarée, mais pour assurer la pérennité d'un orchestre d'exception. Pour sauvegarder l'instrument, il fallait passer par des compromis, à savoir, occuper une place privilégiée aux Jeux olympiques de 1936, s'associer dès 1937 à l'anniversaire du Führer, ou encore, participer au congrès du parti à Nuremberg en 1937. Pour Furtwängler, l'essentiel était d'assurer une certaine autonomie à son orchestre en acceptant de se placer sous la coupe du régime; les motivations se complétaient: servir la renommée internationale de l'orchestre par ses exécutions d'exception, mais accepter d'être catalogué comme un objet privilégié dans la vitrine du III^e Reich.

Les nazis et l'Orchestre Philharmonique de Berlin s'utilisèrent réciproquement. L'orchestre donna plus de 186 concerts par an entre 1935 et 1940. En 1944, quand le régime impose la guerre totale, le Philharmonique avec le Festival de Bayreuth, une autre image privilégiée pour les nazis, continuèrent leurs activités alors que tous les théâtres et

orchestres nationaux devaient cesser leurs activités. En retour, l'orchestre bénéficia de quelques avantages non négligeables : une certaine autonomie tant sur le plan musical que financier : les subventions s'obtenaient en utilisant les structures bureaucratiques de l'État nazi et en naviguant au gré des intrigues et des jalousies tenaces des structures de l'appareil administratif nazi entre 1935 et 1940. Les musiciens, tout au long du conflit et même après le départ de leur protecteur Furtwängler en Suisse en janvier 1945, gardèrent leur statut exceptionnel de non-disponibilité militaire.

Après la capitulation en 1945, les alliés entreprirent d'extirper le nazisme de tous les rouages de la société allemande meurtrie par l'apocalypse que ses dirigeants avaient suscitée. L'Orchestre Philharmonique de Berlin n'échappa pas à la dénazification. Des membres de l'orchestre de par leur sympathie trop active à l'encontre du régime furent poursuivis et écartés.

Furtwängler, après son procès, fut réhabilité en 1946. Après sa mort en 1954, Herbert von Karajan lui succéda. Tous deux, comme la grande majorité des musiciens, furent pris dans les tourbillons d'événements qui les dépassaient. L'essentiel était d'assurer un service à la musique que, par son professionnalisme, l'Orchestre Philharmonique de Berlin manifesta tout au long de sa coexistence avec le national-socialisme.

Cependant, une question se pose : en servant la musique, dans le cadre du régime, le Philharmonique pouvait-il être complice des atrocités nazies ? L'auteur ne répond pas à cette question, son objectif est essentiellement documentaire et c'est là tout l'intérêt de ce livre, mais aussi sa limite ; une réflexion « philosophique » aurait pu compléter l'ouvrage. Peut-on servir la cause de la musique et accepter d'être un instrument de propagande pour le régime nazi ? La nécessaire compromission ne conduit-elle pas à la complicité ? Certes, jouer de la musique avec l'excellence de l'exécution durant la période nazie n'implique pas obligatoirement que l'on puisse taxer l'Orchestre Philharmonique de Berlin de complicité avec les atrocités perpétrées par le nazisme. La question, si elle reste sans réponse dans le livre, mérite cependant d'être évoquée : le devoir de mémoire ne pouvant se diluer dans une intentionnalité à géométrie variable.

Maurice OLENDER, *Race sans histoire*, Paris, Édition Points 2009, 394 p. (Collection « Points Essais », n° 620) (ISBN 978-2-7578-0685-2; prix en France: 11,00 €)

Par Maurice JAQUEMYNS

L'ouvrage de Maurice Olender, *Race sans histoire* est un livre fondamental dans le foisonnement des idées en sciences humaines. L'entreprise de l'auteur est de décrypter la formation du concept de race et de sa signification. Cette histoire sémantique s'avère urgente: le mot race utilisé dans les discours politiques et dans le quotidien est d'une redoutable efficacité; il injurie, il blesse, il rejette, il tue et il enferme définitivement une communauté dans l'immobilité de l'histoire; le groupe qualifié de race est figé et il apparaît, depuis ses origines, comme incapable de la moindre évolution qu'elle soit politique, économique, sociale ou religieuse.

« Raciser » une population, c'est l'emprisonner à tout jamais dans le passé. L'assigner au statut de « race sans histoire » c'est lui refuser et le présent et l'avenir; c'est l'enfermer une fois pour toutes dans ses origines.

Affirmer: « Vous, vous êtes toujours les mêmes » c'est nier toute possibilité de changement. La vision raciale pensée en terme de fracture raciale occulte toute notion du devenir historique. Le destin de la population concernée a été fixé, et par le concept de race, elle est enfermée dans une place définitivement déterminée. La fracture raciale opérationnalisée dans la pratique politique ne peut qu'aboutir aux génocides: la guerre raciale ne se réduit plus à l'affrontement de deux politiques antagonistes, mais avec d'autres moyens; la pensée de Clausewitz s'avère obsolète, la haine et la guerre raciale ne cessent que lorsque le groupe « racisé » est exterminé: solution extrême pour l'éradiquer définitivement.

Dans son ouvrage Maurice Olender retrace l'évolution conceptuelle et sémantique du mot race et comment celui-ci, dans des circonstances précises, s'est muté en une tumeur maligne gangrenant les sociétés.

Longtemps, « la race » a désigné la légitimité, la famille, la filiation; l'un se voulait de bonne race, selon le même sens que l'on pouvait se prétendre et se dire de bonne « gent » ou gentilhomme. Au XIX^e siècle, les sciences établirent de nouvelles classifications. Il s'agit de fabriquer

conceptuellement des catégories de « races ». Les mythologues, les linguistes, les historiens du XIX^e siècle pensaient l'histoire de l'humanité selon des critères catégoriels, mais si classer est une méthodologie adéquate pour bien penser, les intellectuels ont rapidement glissé de penser/classer au verbe hiérarchiser. Bien des savants ont ainsi participé à l'édification de géôles mentales. Les dérivés du concept de race apparaissent rapidement dans sa foulée : le mot « raciste » date de 1892 et le « racisme » de 1902. Au temps de la colonisation, externalité du nationalisme européen au XIX^e siècle, les sciences ont contribué, en hiérarchisant les races humaines, à la légitimation des actions de l'Europe dans le monde par « la supériorité autoproclamée de certaines catégories humaines sur d'autres », cette acception courante du mot « racisme » peut expliquer la plupart des tueries, des épurations, des massacres de masse et la Shoah avec ses six millions de morts. La responsabilité du monde universitaire dans les années 1930 – 1950 est écrasante, il était le garant de la « vérité scientifique », valeur légitimante des idées relatives à « la race ».

Deux exemples illustrent cette réflexion : la genèse et le développement du couple aryen/sémite au XIX^e siècle qui fut abusivement exploité à des fins politiques en détournant l'œuvre de Georges Dumézil et de Marcel Mauss.

L'alliance science et politique s'est également concrétisée dans la création de nombreuses chaires d'archéologie dans l'Allemagne nazie : au nombre de 7 en 1933, elles passent à 15 en 1936 pour atteindre 25 en 1942. Pour l'idéologie nationale socialiste, l'archéologie devait se mobiliser pour légitimer la germanisation forcée et l'épuration raciale sous l'impulsion du III^e Reich dans l'Europe occupée.

Si certains intellectuels furent tentés par les dérives de la science au XIX^e et au début du XX^e siècle, d'autres éminents savants, dès 1850, refusent la théorisation scientifique de la race : Gaston Paris, Marcel Mauss, Georges Dumézil, Claude Lévy-Strauss furent de ceux qui ne cédèrent pas à la pensée dominante et s'obstinèrent à décrypter ce que Poliakov appelait « le secret des bourreaux » en dénonçant les apories du racisme. Si la race n'a aucune validité en biologie, ni dans aucune science, le racisme dans sa conceptualisation et sa pratique quotidienne existe bel et bien dans la société

Claude Lévy-Strauss combattit tout au long de son œuvre le racisme qui en s'infiltrant dans les esprits et en empoisonnant les discours criminalise les actes quelle que soit la dimension de ceux-ci depuis l'agression individuelle ciblée à l'organisation rationnelle de l'industrie de la mort.

L'éminent ethnologue, décédé depuis peu, soulignait en 1952 dans son essai *Race et histoire* le fait qu'il n'existait pas plus « d'aptitudes de racismes innées que de peuples sans histoire ». *Race et histoire* et « Race sans histoire » de Maurice Olender se complètent : il ne s'agit pas de penser en terme de « fracture raciale », mais bien d'envisager la « fracture sociale ». Favoriser la première au détriment de la seconde, c'est permettre de mettre en place la politique du bouc émissaire et de légitimer, au nom de catégories de races, toutes les tueries du xx^e siècle.

L'homme dans son cheminement personnel et la société dans son devenir historique ont toujours été confrontés à des choix et trop souvent fut ouverte la boîte de Pandore, mais l'espérance nous reste ; l'ouvrage de Maurice Olender, par ses perspectives historiques, constitue une œuvre d'espérance et nous prenons le pari, au sens pascalien du terme, que par la connaissance de notre passé nous refusons enfin d'être condamnés à le revivre.